

Le goût des mots au cœur d'une vie : une entrevue avec Michel Rivard

Par Jean-Sébastien Ménard

Michel Rivard¹ est un auteur-compositeur-interprète incontournable de la chanson québécoise. Le jeudi 23 mai 2019, il était de passage au [Théâtre de la Ville](#) pour y présenter son spectacle « L'origine de mes espèces ». Je lui ai parlé, quelques jours plus tard, dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche*.

Michel Rivard, est-ce possible de vous présenter et de nous parler, en quelques mots, de votre parcours? Comment vous présenteriez-vous et comment parleriez-vous de votre parcours à quelqu'un qui ne vous connaît pas?

Je m'appelle Michel Rivard. Je suis né en 1951. Alors, faites le calcul... Depuis le début des années 1970, je me définis comme un auteur-compositeur-interprète.

Donc, ma principale activité, c'est d'écrire des chansons, paroles et musique, et de les chanter moi-même. J'ai d'abord fait partie du groupe Beau Dommage², pour ensuite faire cavalier seul depuis des années. Je suis resté actif tout ce temps-là. Je n'ai jamais mis de côté ce métier, même s'il y a eu des petites incartades du côté du théâtre, du côté de l'improvisation³ et du côté de l'écriture pour différentes personnes et pour des magazines, comme le magazine *Croc*⁴, notamment. Ce sont des activités que j'appellerais



Photo de Marie-Claude Meilleur

¹ Voir <https://www.michelrivard.ca>

² Voir <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/beau-dommage>

³ Michel Rivard a souvent participé à la Ligne nationale d'improvisation (LNI) où il a remporté plusieurs prix et où il fait partie du Temple de la renommée. Pour lire sa vision de la LNI, voir <https://voir.ca/lni-40-ans/michel-rivard/>

⁴ Voir <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2164849>

« parascolaires ». En gros, je me définis donc comme quelqu'un dont la principale démarche est d'écrire des chansons. Cela a toujours été mon souci principal.

Des chansons, vous en avez écrit plusieurs qui sont devenus des classiques, dont « La complainte du phoque en Alaska », « Je voudrais voir la mer », « Rive-Sud », « Maudit Bonheur », « Le retour de Don Quichotte », « Schefferville, le dernier train » et « La p'tite vie ». Comment faites-vous pour écrire une chanson? Est-ce que vous écrivez les paroles avant la musique? Est-ce que ça dépend de chaque chanson? Avez-vous des techniques d'écriture et des rituels d'écriture pour travailler?

La réponse, vous me l'avez donnée vous-même : ça dépend des chansons. C'est vraiment du cas par cas.

J'ai commencé à écrire des chansons parce que je voulais émuler les gens que j'admirais et qui écrivaient des chansons. Je me suis lancé là-dedans sans école. Il n'y avait pas, à l'époque, d'école de la chanson, de « coaching » ou de quoi que ce soit, alors on y allait par nous-mêmes, on apprenait « sur le tas », comme on dit en bon québécois. Je n'ai jamais vraiment eu de discipline coulée dans le bronze. Ça dépend des époques et ça dépend des chansons.

Il y a des chansons qui arrivent toutes faites. Je vais commencer par celles-là, parce que ce sont les plus rares. Il y en a quelques-unes dans ma vie qui sont arrivées presque en bloc. J'avais une guitare entre les mains ou j'étais assis au piano et l'idée de la chanson m'est venue. J'ai commencé à trouver en même temps de la musique et du texte pour arriver à une chanson finie très rapidement. C'est arrivé très rarement, mais c'est arrivé. On aimerait que ça arrive plus souvent, mais ce n'est pas le cas.

Pour le reste, tous les jours de ma vie, je passe un peu de temps sur un instrument. En général, c'est sur une de mes guitares ou au piano. Parfois, pendant ces séances, il y a des musiques qui arrivent, des mélodies que je travaille sans avoir de paroles. Je baragouine alors n'importe quoi dessus, pour avoir l'air. Souvent, je dessine une chanson à partir de ça. Habituellement, quand cela se produit, j'enregistre la mélodie trouvée. À l'époque, c'était sur des cassettes. Maintenant, c'est dans nos téléphones ou dans nos tablettes. Je me fais des petits démos qui deviennent des témoins de ce que je viens de trouver. Je peux les laisser comme ça pendant des mois, voire des années. Parfois, je les oublie complètement. D'autres fois, je les modifie, je reprends ma guitare, je retrouve ma mélodie et je la retravaille jusqu'au jour où une idée de texte que j'avais notée dans un carnet – une idée de chanson, un sujet de chanson – vient rejoindre la mélodie que j'avais enregistrée. Il y a donc un mariage, après-coup, qui se produit... et la chanson naît.

À d'autres moments, c'est du texte. Pendant des périodes assez disciplinées de ma vie – il y en a eu quelques-unes —, je me donne deux heures par jour où je m'assois pour écrire et prendre des notes. Pendant ces séances, je me laisse aller et je fais de l'écriture automatique. J'écris. Sur certains projets, il y a des chansons qui sont nées comme ça, qui ont d'abord été des textes, et même des textes complets avant que je mette une musique dessus. Ça, c'est le troisième cas, celui du texte qui vient avant la musique. Quelquefois, ça peut aussi être un couplet et un refrain à partir desquels je me mets à composer une

musique, qui va, en retour, m'aider à écrire le reste de la chanson. Il m'arrive aussi d'écrire toute la chanson sur papier ou sur ordinateur avant même d'essayer de mettre de la musique dessus. En général, ce sont les trois façons qui arrivent le plus souvent.

Ça m'est aussi arrivé, quelquefois, d'écrire de la musique sur des textes de quelqu'un d'autre, de Pierre Huet, notamment, dans le temps de Beau Dommage. Pierre nous livrait des textes complets et on ne faisait que travailler sur la musique. Des fois, je fais la même chose, mais avec des textes à moi. J'écris des textes complets sans essayer de mettre une musique et puis, éventuellement, j'en mets une.

Est-ce que vous réécrivez beaucoup vos textes comme vous retravaillez beaucoup la musique?

Oui. Je le faisais moins quand j'étais plus jeune et je le regrette parce qu'encore aujourd'hui, il y a certaines de mes chansons de jeunesse que je regarde en me disant : « Cette phrase-là, j'aurais pu la retravailler un peu! » Ça m'arrive même, dans les versions en spectacle, de changer le mot qui m'énerve depuis des années en me disant que les gens vont l'entendre comme elle aurait dû être.

J'ai appris très rapidement que, même si l'inspiration fait faire des choses extraordinaires, en général, les meilleures chansons sont celles qui me sont arrivées assez rapidement, pour qu'il y ait une spontanéité dans le propos et dans la manière de la faire, mais que j'ai pris le temps de retravailler et de peaufiner. Plus j'avance en âge, plus c'est un plaisir. Quand j'ai une chanson où un couplet m'énerve, où il y a un petit quelque chose qui fait que je ne suis pas totalement satisfait, je me demande ce que c'est et je retravaille le tout. Parfois, ce qui peut aussi se produire avec une chanson qui n'arrive pas à terme, c'est que je la mette de côté en me disant que je vais la réécrire sur un autre rythme. J'essaie de la réécrire en faisant des vers de huit pieds au lieu de dix pieds. Je me mets des contraintes pour essayer de me sortir du trou. Je dirais qu'après un certain point dans ma carrière, je suis devenu très exigeant envers moi-même. Je laisse rarement sortir quelque chose dont je ne suis pas complètement satisfait.

C'est le travail de l'artisan qui peaufine, peaufine et repaufine son œuvre.

Exactement. C'est un mot que j'ai souvent utilisé en me décrivant et que j'aurais pu utiliser tout à l'heure quand je me suis décrit. On est des artistes. La portion artisanale de ce métier – le mot « métier » a toujours été important pour moi – est très importante. Comme je le disais, c'est très rare maintenant que je vais accepter mes premiers jets en me disant que je ne les retouche pas. J'ai trop eu de regrets par le passé. Alors, là, vraiment, je m'installe et je sors mes outils pour travailler. Je peux changer de stylo, changer de plume, changer de papier, prendre le dictionnaire de rimes, prendre le dictionnaire de synonymes, prendre le dictionnaire comme tel et chercher, comme un artisan qui résout des problèmes de structures en utilisant ses outils. La comparaison est très juste.

Tout à l'heure, vous avez évoqué, en parlant de votre parcours, le théâtre. Au cours de votre carrière, vous avez joué notamment dans la pièce *Les variations*

énigmatiques⁵, d'Éric-Emmanuel Schmitt. Vos chansons ont aussi quelque chose de très théâtral. En tant que chanteur, vous avez un rapport à la scène qui se rapproche, je pense, de celui d'un acteur. Êtes-vous d'accord pour dire que vos chansons sont en quelque sorte des chroniques qui parlent de la vie du Québec, qui partent du singulier pour aller vers l'universel et qui sont, en elles-mêmes, un peu comme des petites pièces de théâtre? D'ailleurs, vous présentez votre dernier album, qui est un livre-album, *L'origine de mes espèces*, comme du théâtre musical en solitaire.

Je vais revenir à la première partie de la question. Oui, il y a une certaine théâtralité, voire une certaine « cinématographie » dans mes chansons, dans le sens où j'utilise parfois des processus de cinéma, de montage, de « flashback » et de découpage. J'aime beaucoup le cinéma, les arts visuels et le théâtre. J'aime beaucoup me servir des autres arts pour l'écriture des chansons.

Dans le cas de mon dernier opus, c'est né d'une intention théâtrale. La genèse de ce projet, avant même de savoir ce que j'écrirais et quel serait mon sujet, a été la forme théâtrale. Je voulais préparer un spectacle qui allait s'avérer différent de ce que je faisais depuis des années. Longtemps, j'ai préparé mes spectacles un peu de la même manière, sur le même patron. En fait, j'avais un cycle. J'écrivais des nouvelles chansons. Quand j'en avais une douzaine, je me mettais à les enregistrer. Je préparais un album et une fois que l'album était fait, on montait le spectacle pour aller avec. Pour ce faire, on choisissait d'anciennes chansons qui se mariaient bien avec les nouvelles et, à la toute fin, je me demandais ce que je raconterais bien entre les chansons pour lier le tout. Avec *L'origine de mes espèces*, j'ai eu envie de faire le contraire. J'ai eu envie de faire un spectacle théâtral, de faire un monologue avec une mise en scène, un décor et de l'éclairage. Je voulais faire un vrai « show » de théâtre en solitaire, un théâtre musical où je raconterais quelque chose et où il y aurait des chansons pour illustrer mon propos. En fait, je voulais faire le miroir, presque le contraire, de ce que je faisais auparavant.

Je suis donc parti de ça et, une fois que j'ai trouvé le sujet – qui est l'histoire de ma conception et de mes origines, l'histoire de mes parents, de leur mariage et de mon enfance –, j'ai travaillé de front le texte de la pièce de théâtre et les chansons qui viennent l'illustrer. Avant même de penser à un disque, je me dirigeais vers la création d'un spectacle, mais j'ai quand même, naturellement, voulu faire un disque avec les chansons, pour ne pas les laisser sans support, pour que les gens puissent se les procurer. Dans ce contexte, je me suis dit qu'il fallait faire d'une pierre deux coups et publier le texte de la pièce ainsi que les chansons. C'est là que le projet d'un livre-disque est né.

C'est un projet qui est très touchant, soit dit en passant.

Merci.

Dans *L'origine de mes espèces*, donc, vous retournez à l'histoire de votre naissance et à l'histoire de vos parents; à l'histoire très touchante de votre mère et de votre père... Avec ce projet, c'est aussi un retour au théâtre puisque Beau Dommage est né d'expériences théâtrales au début des années 1970. Vous avez, en effet, fait partie de

⁵ Voir https://www.usherbrooke.ca/liaison_vol29-37/vol36/04/liens/varia.htm

troupes comme Quenouille bleue⁶ et Théâtre Sainfoin⁷. Ces expériences, où l'influence des Monty Python⁸ et celle du théâtre de l'absurde étaient bien présentes, s'étaient amorcées au Collège Sainte-Marie et à l'UQAM, où vous avez étudié. C'est bien cela?

Oui. Mon père était comédien au théâtre, à la télé et à la radio. Il y a toujours eu une petite révolte qui faisait que je n'avais pas le goût de suivre directement ses traces, mais, en même temps, oui. J'étais un peu torturé, alors plutôt que de choisir le théâtre traditionnel et d'aller à l'École nationale ou au Conservatoire, avec des amis, on s'est mis à aller vers l'humour absurde, vers des sketches et des monologues, mais toujours dans une perspective humoristique. On a commencé ça au collège et on a continué à l'université. Dans nos projets, il y avait aussi de la musique. On commençait à se montrer des textes, à s'échanger des mélodies et à se montrer des accords de guitare. C'était une époque d'apprentissage. On apprenait tout en écoutant et en regardant les autres. En fait, dans ces projets, je satisfaisais et j'apprenais les deux médiums, le théâtre et la chanson.

Il y a donc eu la Quenouille et, après, le Théâtre Sainfoin, qui était un petit plus sérieux. La « gang » de Sainfoin venait de l'option « théâtre » de Sainte-Thérèse. Ils étaient donc tous plus comédiens dans le sens traditionnel du terme que notre joyeuse bande de fous de la Quenouille, mais ils m'ont accueilli dans leur sein. Avec eux, j'ai notamment écrit des chansons, dont « Motel, mon repos », qui s'est retrouvée sur le deuxième album de Beau Dommage, pour le spectacle de notre adaptation théâtrale de *Salut Galarneau*⁹. Ce fut un bel apprentissage. Après la Quenouille et le Théâtre Sainfoin, avec Pierre Huet et Robert Léger, qui faisaient aussi partie de la Quenouille, on s'est mis à écrire des chansons et tout ça, mais, au départ, je ne voulais même pas les chanter moi-même, ces chansons. C'est un peu par la force des choses qu'on s'est dit qu'on allait les chanter. À l'époque, le théâtre était peut-être plus ce vers quoi je me dirigeais, une certaine forme de théâtre... Avec *L'origine de mes espèces*, je reviens donc un peu vers mes premiers amours. Je me rattrape pendant mes vieux jours.

Quand vous étudiez à l'UQAM, est-ce que c'était en théâtre?

Non, je n'ai jamais étudié ni en théâtre, ni en chanson, ni en musique. Mes parents payaient mes études alors jusqu'à ce que ça ne soit plus possible, j'essayais de faire plaisir à mon père en faisant mes « humanités », comme on disait. Je faisais mes sciences humaines et un peu de sciences politiques, mais ça n'allait vraiment pas, ce n'était pas moi. Alors, j'ai bifurqué vers l'animation culturelle. L'UQAM, dans ses premières années, était très « flyée ». C'était extraordinaire parce qu'on pouvait faire nos folies à l'intérieur des cours, des programmes et des projets. La Quenouille bleue est née comme ça, à partir de projets en animation culturelle.

⁶ Voir <https://archivescanada.accesstomemory.ca/la-quenouille-bleue>

⁷ Voir <https://www.ordre-national.gouv.qc.ca/membres/membre.asp?id=1236>

⁸ Voir <http://www.montypython.com>

⁹ Voir <https://theatredaujourd'hui.qc.ca/galarneau>

C'est vraiment intéressant. Pour ce qui est des sciences politiques, si je peux me permettre une parenthèse, vous vous êtes présenté aux élections fédérales, au tournant des années 1980, pour le Parti rhinocéros¹⁰.

Oui, mais c'était tout, sauf de la politique (rires).

C'était plus une blague avec le Parti Rhinocéros...

Bien oui! Me joindre au Parti Rhinocéros avec une gang de clowns, c'est né de mon désintérêt total pour la politique fédérale. En fait, on avait un plaisir fou à profiter de ce que la structure nous offrait, notamment, les messages publicitaires que Radio-Canada était obligée de diffuser puisque notre parti était officiel. On s'en donnait à cœur joie en faisant des capsules de deux ou trois minutes d'une absurdité totale¹¹. Le mot « politique » est à prendre avec des pincettes.

Il y a plusieurs artistes qui ont fait ça au début des années 1980, dont Robert Charlebois¹²...

Oui, Charlebois a été le premier « rhino » connu quand le docteur Ferron a fondé le parti et, après ça, d'autres ont suivi, comme Raoul Duguay¹³ et plein d'autres gens.

Est-ce que vous avez étudié dans un cégep avant l'université?

Je fais partie de ceux qui ont vécu la fin du collège classique, au moment où l'enseignement collégial a remplacé le collège classique. J'ai fait mon cours « classique » traditionnel jusqu'en belles lettres. J'étudiais au Collège Sainte-Marie. À un moment, les filles sont arrivées, le collège a changé de vocation et, finalement, j'ai eu un diplôme de cégep en sciences humaines et, après ça, le Collège Sainte-Marie est devenu une partie de l'Université du Québec à Montréal. J'ai donc vécu l'arrivée du programme « cégep » et j'ai vécu la fondation de l'UQAM. J'étais dans la première cohorte de l'UQAM.

Vous avez écrit une chanson qui s'intitule « Le cœur de ma vie »¹⁴, qui est un hommage à la langue française. Comme vous le chantez, notre français, « c'est une langue de France aux accents d'Amérique, c'est la langue de [votre] cœur et le cœur de [votre] vie ». Pouvez-vous nous parler de cette chanson et de votre rapport à la langue française?

Cette chanson a été écrite à un moment où je ressentais l'urgence de dire ces choses-là. C'est une exception, un peu, parce qu'il n'y a pas beaucoup de chansons dans mon répertoire qui sont à ce point écrites pour défendre une idée. Habituellement, je raconte plutôt des histoires et je laisse les gens juger des choses par eux-mêmes. Dans cette chanson, j'avais le goût de dire, à ma manière, mon amour de la langue et le fait que, naturellement, en tant qu'auteur-compositeur-comédien-monologueur-improvisateur, le français, pour moi, c'est

¹⁰ Voir <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1132205/parti-rhinoceros-jacques-ferron-sonia-chatouille-cote-archives>

¹¹ Voir http://ici.radio-canada.ca/emissions/medium_large/2011-2012/chronique.asp?idChronique=379863

¹² Voir <http://www.robertcharlebois.com>

¹³ Voir <https://accueil.raoulduguay.net>

¹⁴ Voir <https://www.immigrer.com/faq-la-langue-du-quebec-le-coeur-de-ma-vie/>

le cœur de ma vie. Je pense en français. Je trouve encore que la langue française offre toutes les possibilités de modernité et de modernisme, même sans tomber dans le franglais...

Sur ce sujet, je ne jette pas la pierre, parce que les jeunes d'aujourd'hui vivent une situation différente de celle que je vivais quand j'étais jeune et je conçois qu'il y ait cet élan, surtout en hip-hop et en rap, de mélange, qui ressemble beaucoup à comment les jeunes parlent. Sans monter aux barricades, moi, je continue à me servir du français tel que je m'en suis toujours servi, parce qu'il correspond à ce que je trouve la beauté des mots.

Cette beauté, je la trouve encore dans le français. Je trouve encore le plaisir de chercher en français, de moderniser mon français, de faire des néologismes et de faire de nouvelles façons. La poésie nous permet d'utiliser des mots différemment et de créer de nouvelles choses, alors la chanson a été écrite dans cet esprit-là et quand je la chante, c'est toujours le même amour qui m'anime.

Dans cette chanson, vous dites que pour défendre la langue française, « il faut la parler de son mieux/Il faut la faire entendre/il faut la secouer un peu/il faut la faire aimer ». Êtes-vous toujours d'accord avec ces affirmations?

Tout à fait, mais je n'impose pas cette vision. Je fais partie de l'école qui dit qu'on devrait trouver, à la base, le moyen de faire aimer les choses. Pourquoi est-ce que j'aime autant l'écriture et la lecture et que ce n'est pas le cas chez les jeunes, qui semblent se désintéresser de la lecture et compenser par tout ce qu'ils visionnent, sur tous les écrans à leur disposition? Il faudrait trouver le moyen de faire aimer la lecture, de faire aimer la beauté de la langue.

Je ne monte pas aux barricades. Je ne fais pas la morale à personne. Ce n'est pas à moi de créer des mouvements. Moi, mon combat a été de me servir de cette langue et d'essayer de m'en servir le mieux possible. Je suis encore sur la place publique. Je suis encore en tournée. Je fais encore des spectacles et des disques. Mon combat est là, dans mon artisanat.

C'est en la faisant aimer, en la faisant vivre, en la faisant raisonner et en la faisant lire que la langue française va survivre et s'épanouir.

Oui, plus qu'en tapant sur les doigts de ceux qui glissent quelques mots d'anglais dans leurs chansons. C'est de la créativité et il faut l'accepter comme ça. Par contre, il ne faut pas arrêter de donner le goût de la beauté de la langue et des mots.

N'y a-t-il pas un rapprochement à faire entre ces jeunes rappeurs, que vous évoquez, qui chantent par moment en franglais, et les chansonniers ainsi que les écrivains des années 1960 et 1970 qui utilisaient non pas le franglais, mais le joul dans leurs œuvres? Avec Beau Dommage, par exemple, dans « La complainte du phoque en Alaska », vous ne chantiez pas « Crois-moi, crois-moi pas », mais « cré-moi, cré-moi pas ».

Ça, c'est sûr. On manifestait notre appartenance, pas juste au joul, mais au québécois et aussi au vieux québécois, à cette langue que parlaient nos grands-pères et nos grands-mères. Juste notre nom à l'époque, Beau Dommage, venait d'une vieille expression – on l'a

expliqué tellement de fois – qui venait plus de nos grands-parents que de nos parents. C'était une expression qui n'était plus dans le langage, qui venait de loin...

Pour ce qui est de notre rapport au joual et au franglais, je ne suis ni linguiste, ni analyste, ni sociologue, alors je ne peux que constater qu'il y a là certes une ressemblance, mais aussi une part de révolte. Je sais que, par exemple – et je le sais à cause de mon fils qui est un grand amateur de rap et qui, lui-même, parfois, pousse la rime – avant qu'il y ait du rap en français et en québécois, les jeunes ont longtemps écouté et été alimentés par le rap en anglais qui venait d'ailleurs. Aussi, leur manière d'intégrer l'anglais dans leurs chansons ressemble beaucoup à leur manière de parler. J'entends des jeunes parler, parfois, et je ne comprends pas leurs codes qui sont complètement différents de ceux que nous utilisions dans les années 1970, mais c'est normal que ces codes se retrouvent dans leur création.

Quand on essaie de faire une création moderne et qu'on a 17-20 ans, on y va avec ce qu'on connaît, on y va avec le langage qu'on parle. Le rap est une musique de rue. On en fait avec le langage qu'on parle dans la rue. C'est totalement normal, alors, oui, il y a peut-être une ressemblance avec ce que le joual a fait dans mes années de jeunesse et ce comment des auteurs comme Michel Tremblay¹⁵ et tous les poètes de cette époque-là ont commencé à les intégrer – le joual et le parler québécois – dans leurs œuvres. Par ailleurs, souvent, après, on voit qu'il y a un retour à une langue plus normative. C'est nécessaire, par moment, d'exagérer pour faire passer « notre point ». Après ça, on retrouve aussi, parfois, le plaisir de la langue et de la structure.

Comme Michel Tremblay a su le montrer.

Exactement. Il est capable de passer d'une langue à l'autre, selon ce qu'il a à dire. Il est le meilleur exemple qu'on puisse avoir. Si on s'exprime sur quelque chose qui est la rue, qui est l'état des choses du monde actuel, c'est normal qu'on utilise une certaine forme de langage. Peut-être qu'après, ces jeunes-là vont avoir envie d'écrire autre chose ou de parler d'une autre réalité. Leur façon de parler va aussi évoluer. C'est ce qu'on a vu chez Tremblay, par exemple.

Tout à fait.

Vous avez affirmé être un grand lecteur. Quels sont les auteurs et les chanteurs qui vous ont le plus marqué au cours de votre vie?

Naturellement, tout ce que j'ai entendu étant jeune, tous les disques que j'ai entendus sur ce que j'appelle mon tourne-disque en peau de valise m'ont marqué. Ça allait de Félix Leclerc¹⁶, à Raymond Lévesque¹⁷, à Georges Brassens¹⁸, à Charles Trenet¹⁹... En plus, mes parents étaient des amoureux de la chanson française et québécoise. La radio était aussi

¹⁵ Voir *Emblématiques de l' « époque du joual »*, sous la direction d'André Gervais, Outremont, Lanctôt, 2000.

¹⁶ Voir <http://maisonfelixleclerc.org/felix-leclerc/>

¹⁷ Voir <https://ici.radio-canada.ca/radio/profondeur/raymondlevesque/biographie.shtml>

¹⁸ Voir <https://www.universalmusic.fr/artiste/13095-georges-brassens/bio>

¹⁹ Voir <http://www.charles-trenet.net>

toujours en français à la maison, alors je connais très bien la chansonnette française des années 1950 et 1960.

Dans les années 1960, comme tout le monde, j'ai vécu le choc des Beatles²⁰ et, surtout, je crois, le choc de Bob Dylan²¹. Bob Dylan est encore pour moi une source constante d'inspiration. Je l'ai toujours suivi, même dans les bouts où il est dur à suivre. Je comprends, jusqu'à un certain point, sa démarche. Il y a donc eu plein d'auteurs-compositeurs qui m'ont marqué.

Après, ça a évolué du côté de Gilles Vigneault²². De Félix, je suis passé à Vigneault, puis de Vigneault à découvrir Léo Ferré²³ et à redécouvrir Brassens et, en même temps, à être très influencé non seulement par la musique anglo-saxonne, qui définitivement m'a plus influencé que la musique française de l'époque, mais aussi par la façon dont des gens comme Paul Simon²⁴ ou Bob Dylan ou Joni Mitchell²⁵, qui est une femme extrêmement importante dans mon cheminement, racontaient les choses. Ils avaient une façon de faire différente des auteurs français et des auteurs-compositeurs québécois.

Ma démarche a donc été, à travers toutes ses influences dont je suis conscient – je les sens et je les ai en moi –, de ne pas essayer de les imiter. C'était mon principe de base. J'ai davantage essayé d'écrire des chansons qu'essayé d'apprendre les chansons des autres. Dans un feu de camp, je connais plus mes « tounes » que celles des autres. J'ai été préoccupé dès le début par ce que je pourrais faire de différent. J'ai toujours voulu faire des chansons qui me ressemblaient, comme Gilles Vigneault se ressemble à lui-même et que Joni Mitchell se ressemble à elle-même.

Je continue à découvrir et à écouter ce que les autres font. J'ai une connaissance encyclopédique de la chanson. J'écoute beaucoup de musique. Il est donc possible qu'il y ait des trucs que j'écoute qui puissent s'avérer influençables et influençant. Je reviens toutefois toujours à citer les classiques qui ont été formateurs pour moi.

Pour ce qui est des auteurs, il y en a tellement!

Un peu plus tôt, vous avez parlé de *Salut Galarneau!*, alors, j'imagine que Jacques Godbout, dans les années 1960, vous a marqué, tout comme Michel Tremblay...

Oui, Jacques Godbout, dans les années 1960, m'a marqué. Pour ce qui est de Michel Tremblay, je viens de racheter, pour une deuxième fois, l'œuvre intégrale de ses *Chroniques du Plateau Mont-Royal*²⁶, juste parce que j'ai su qu'il avait changé quelques trucs dedans. Je

²⁰ Voir <https://www.thebeatles.com>

²¹ Voir <http://www.bobdylan.com>

²² Voir <http://gillesvigneault.com>

²³ Voir <https://leo-ferre.com>

²⁴ Voir <https://www.paulsimon.com/fr/>

²⁵ Voir <https://jonimitchell.com>

²⁶ Voir <http://www.lemeac.com/catalogue/141-chroniques-du-plateau-mont-royal.html>

voulais absolument l'avoir entre les mains et, peut-être, éventuellement, relire ces livres extraordinaires une autre fois.

Je relis aussi régulièrement Victor Hugo²⁷, que j'aime beaucoup, et la poésie de Michel Garneau²⁸. Dans les poètes, j'aime beaucoup Patrice Desbiens²⁹, qui me fait énormément d'effets.

J'essaie également de découvrir plein de nouveaux auteurs. Cette année, j'ai découvert Dominique Fortier³⁰, que j'aime beaucoup.

Il y en a tellement. Je lis beaucoup et j'aime découvrir des gens.

On m'a déjà demandé ce que j'apporterais sur une île déserte. Je pense que j'avais répondu les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, de Tremblay, ainsi que les œuvres de Romain Gary³¹, notamment les romans qu'il a écrits sous son pseudonyme d'Émile Ajar, qui ont été extraordinaires pour moi au niveau de la réinvention du français. Il y a là des tournures de phrases absolument magnifiques.

Les auteurs que je lis, c'est assez vaste. Je suis un amoureux de la chanson et de la lecture.

Qu'est-ce qui vous préoccupe ces jours-ci en tant que citoyen?

En tant que citoyen, par-dessus toutes les préoccupations politiques, culturelles ou linguistiques, je pense qu'il y a cette urgence de sauver notre environnement. C'est rendu tellement évident. Ce n'est même pas une prise de position. C'est juste une question de survie. Alors, quelle que soit la couleur du parti, les décisions qui se prennent dans le bon sens ont mon adhésion. C'est sûr que parfois, on voit l'électoratisme derrière certaines de ces décisions, mais l'environnement, c'est quelque chose qui me préoccupe vraiment. Moi-même, dans mon quotidien, j'essaie de faire le peu que je peux. Je pense que c'est comme ça qu'on va y arriver. Je serais preneur de n'importe quel mouvement citoyen. Je pense que c'est important de redescendre dans la rue et d'en parler. L'environnement, c'est vraiment ma principale préoccupation. C'est sûr que la survie de la langue est toujours là aussi, mais disons que pour l'instant, c'est survivre, point.

Si vous aviez un message à formuler à l'intention de nos étudiants et de nos étudiantes en ce qui a trait au français, à son présent et à son avenir, lequel serait-il?

Ça revient un peu à ce qu'on disait tout à l'heure. Je pense que ce que j'ai écrit dans ma chanson « Le cœur de ma vie », c'est encore valable pour moi. On ne peut pas bien écrire si on ne lit pas. Quand on lit et qu'on lit toutes sortes de choses, tout va suivre. On voit que le français et ses règles ne sont pas un carcan. Quand on les connaît, on peut les dépasser, les

²⁷ Voir http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Victor_Hugo/124393

²⁸ Voir <http://www.edhexagone.com/michel-garneau/auteur/garn1007>

²⁹ Voir <https://ici.radio-canada.ca/premiere/liste-d-ecoute/arts/92898/patrice-desbiens-lhomme-invisible>

³⁰ Voir <https://editionsalto.com/auteurs/dominique-fortier/>

³¹ Voir <https://www.franceculture.fr/personne/romain-gary>

transgresser et y revenir quand on en a besoin. C'est sûr que, pour moi, la survie de la langue passe par l'amour de la langue. J'ai eu la chance d'avoir des profs qui m'ont fait aimer la littérature, l'écriture et la poésie. J'ai eu des parents qui m'achetaient des livres et il y avait des livres qui trainaient chez nous. C'est aussi simple que ça pour moi. L'amour et la survie de la langue passent par l'amour de la lecture. L'apprentissage de la langue, même l'apprentissage plate de la langue, est nécessaire. De nos jours, on essaie de rendre tout « le fun », mais à un moment, il faut se retrousser les manches et travailler. Il y a des choses à apprendre. Il faut revenir un peu à ça, à une éducation où l'on sait qu'il y a des efforts à donner. Ça ne peut pas être tout cru dans le bec tout le temps. Il faut trouver le moyen de faire aimer les efforts que les étudiants ont à faire, je pense.

De la même façon que lorsqu'on apprend à jouer d'un instrument de musique, il faut pratiquer et faire des gammes.

Qu'on l'apprenne d'une manière « académique » ou tout seul, il faut comprendre la structure et la manière de fonctionner de la musique. Je n'ai pas appris la musique d'une manière « académique », mais aussitôt que j'ai compris qu'il y avait des accords, je me suis mis à apprendre à faire les accords avec mes doigts tout en essayant de comprendre ce qui faisait que certains accords allaient bien ensemble et d'autres, non. Ce faisant, c'est là que j'ai commencé à m'intéresser aux tonalités et à les apprendre. Je l'ai fait par moi-même, mais il a fallu que je le fasse. C'est comme ça que ça se passe. Il faut faire des efforts.

Comme le dit le vieil adage, c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Exactement!

Cette entrevue a eu lieu le 12 juin 2019.

Pour en savoir plus sur Michel Rivard, voir <https://www.michelrivard.ca>

Pour connaître la programmation du Théâtre de la Ville, voir :
<https://www.theatredelaville.qc.ca>